

128. 5. 52. LE
MARQUIS DE CARABAS,

OU

LE CHAT BOTTÉ,

Folie féerie en deux Actes, à Spectacle,

Mélée de Couplets,

PAR MM. BRAZIER ET SIMONNIN ;

*Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre
de la Gaîté, le 9 Mai 1811.*

DE L'IMPRIMERIE DE HOCQUET ET C^{ie}.

RUE DU FAUBOURG MONTMARTRE, N^o. 4.

PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière
le Théâtre Français, N^o. 5r.

1811.

132511-B

PERSONNAGES.

ACTEURS.

FLONFLON, Gouverneur
de l'Isle Joyeuse.

M. Pascal.

LARIRADONDAINE, sa
sœur.

Mad. Joigny.

DIAMANTINE, fille du
Gouverneur.

Mlle. Millot.

BOUTENTRAIN, ministre
du Gouverneur.

M. Lafite.

TURLURETTE, suivante de
Lariradondaine.

Mlle. Leroy.

PIERRE.
PAUL.
JEAN. } trois frères.

{ *MM. Basnage.*
Camel.
Duménis.

L'OGRE.

M. Michot.

Le Notaire de l'île Joyeuse.

M. Bon.

Un Domestique.

M. Boulanger.

L'Ane.

M. André.

Le Chien.

Mlle. Jenny Jacops.

Le Chat.

Mlle. Elisa Jacops.

La scène se passe dans l'Isle Joyeuse.

LE
MARQUIS DE CARABAS,
OU
LE CHAT BOTTE,
Folie féerie en deux actes.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un village ; à droite est la chaumière de Jean ; à gauche le moulin de Paul. Le fond représente une campagne.

SCÈNE PREMIÈRE.

PIERRE *seul, suivi de son âne ; il sort d'un hangard.*

Allons, Martin, allons au marché.... Tu as fait la fortune de feu mon pauvre père, pourquoi ne ferais-tu pas la mienne?.. O le plus estimable des ânes!.. Ami constant que le sort n'a jamais fait murmurer.

Air : Femme sensible.

Âne sensible, appui de mon jeune âge,
Mon père, hélas! pour calmer mon regret,
En te léguant à moi comme héritage,
De sa bonté m'a laissé le portrait.

SCÈNE I I.

PIERRE, PAUL *suivi de son chien ; il sort du moulin.*

(*Il chante le refrain.*)

A quoi sert un moulin pour moudre,
Si l'amour n'apporte son grain ?

PAUL.

Ah ! te voilà, Pierre !

PIERRE.

Oui, Paul.

PAUL.

Tu vas au marché... moi au village prochain.

Air : Belle Meunière.

J'ai quitté gentille fermière,
Dont l'mari s'est laissé mourir,
Au milieu d' cent arpens de terre
Qu'une fleur est belle à cueillir !
Ah ! comme j'allons en décondre,
Tour-à-tour, moi z' et mon moulin,
J'allons prendre, afin d'toujours moudre,
La femme, sa terre et son grain.

PIERRE.

A qui dois-tu cette connaissance ?

PAUL.

Tu ne t'en douterais jamais : à une bête.

PIERRE.

A ton rival ?

PAUL.

Non, à mon chien.

Air : du Vaudeville de la Revue de l'an six.

Ce bou chien gardait ses moutons,
Et j'eus le bonheur de lui plaire ;
Mais fidèle à ses affections,
Il me quitta pour la fermière.
D' ses liens j'allais le dégager,
Crac, je fus pris.

PIERRE.

La chose est claire,
Mon ami, c'est l'chien du berger
Qui t'a conduit chez la bergère.

PAUL.

Jé ne donnerais pas mon chien pour le chat de ce pauvre
Jean... Le voici.

SCÈNE III.

Les mêmes , JEAN, *suit de son chat.*

JEAN.

Quel désespoir !
N' avoir qu'un chat pour héritage ;
N' avoir qu' l' espoir
D' être griffé du matin au soir.
(*Son chat le flatte.*)

C'est envain qu'il me flatte
J' n' vis pas de ce jeu ,
A quoi me sert ta patte ,
N'y a pas d' marrons au feu.

TOUS TROIS.

Quel désespoir, etc.

PIERRE.

Tu ne peux pas te consoler, mon pauvre Jean.

JEAN.

Avec qui... avec le minet. (*Le chat le caresse.*) Ah ! laisse-moi donc !

PIERRE.

Donne-lui un coup de pied et chasse-le.

JEAN.

Pourquoi donc le chasser , ce pauvre animal , il est de la famille.

PAUL.

Eh bien !... (*Il fait comme s'il tenait un lapin*), et vends sa peau.

JEAN.

Le tuer, moi... Ce n'est pas sa faute s'il est né chat... Non, je le garderai toujours.

PAUL.

Eh bien, consoles-toi en lui faisant sa pâtée.

JEAN.

Avec quoi , je n'ai pas seulement de quoi faire la mienne... A-t-on jamais vu laisser à son fils , pour héritage , un chat... rien qu'un chat. A moi qu'il disait aimer le plus... Je le vois encore dans ses derniers momens , ce bon père , je l'entends dire d'une voix attendrie.

Air : Femmes , voulez-vous éprouver ?

A mon Pierre qui ne sait rien,
Je donn' mon an' pour héritage ;
A Paul qui n' sait qu' manger son bien ,
Je laiss' mon moulin en partage ;
A toi , mon Jean , qui sans état ,
Du des'in peut craindre l'injure ,
Pour ta part je te donn' mon chat :
Ah ! rends-en grace à la nature.

PIERRE.

Tu étais le dernier de ses enfans...

JEAN.

On le voit bien...

PAUL.

Que voulais-tu qu'il te donnât ?

JEAN.

Son argent.

PIERRE.

Il n'en avait pas.

JEAN.

La moitié du moulin.

PAUL, riant.

Oui , ou la moitié de l'âne , n'est-ce pas ?

JEAN.

Riez, cela vous est bien aisé à dire, à vous, qui n'allez manquer de rien.. Savez-vous ce que vous auriez dû, en bons frères, me dire : Jean, tu es mal partagé, nous ferons bourse commune. Tu paieras en travail, ce que tu ne pourras payer en argent, et tous les trois heureux, vous auriez eu en même tems la richesse du cœur que vous n'aurez jamais.

PIERRE.

Pauvre Jean ! tu me pénètres... Adieu.

PAUL.

Tu m'attendris... Bon soir.

JEAN.

Mes chers frères...

PIERRE.

Il va nous moraliser.

JEAN.

Air : Du Ménage de Garçon.

Prends donc pitié de ma détresse,
Ou craint tout de mon désespoir.
Mais, non, montre ton droit d'ainesse
En faisant le mieux ton devoir.

(7)

Qu'on t'approuve ou qu'on te condamne,
Daigne faire un valet de moi ,
Et laisse-moi garder ton âne ,
Pour être toujours près de toi .

PIERRE.

Ça commence à me toucher.

JEAN.

Toi, Paul!...

Air : *Que d'établissements nouveaux (de l'Opéra Comique.)*

Dans les ailes de ton moulin ,
Vois les bras de la providence
Qui tournent autour de chaque humain ,
Et puis lui laissent l'abondance ;
Fais de mém' quand tu m' vois souffrir ,
Et ces ailes, pour récompense ,
D' viendront les ailes du plaisir
Qu' fera tourner la reconnaissance.

PIERRE.

Paul, allons nous-en.

PAUL.

Oui, partons, j' deviendrais tendre comme Pierre.

JEAN.

Vous ne me répondez rien...

PIERRE et PAUL.

Air de Folie et Raison,

Mon ami, dans la vie,
Les besoins font la loi ,
Et la philosophie
Est d' travailler pour soi.

JEAN.

Eh bien, puissiez-vous, mauvais frères,
Etre dans mon affreux état ,
Moi qui n'ai pour ressour's dernières
Que d' faire un civet de mon chat.

TOUT TROIS.

JEAN.

C'est bien vrai, dans la vie,
Les besoins font la loi ,
Et la philosophie
Est d' travailler pour soi.

PIERRE et PAUL.

Mon ami, etc.

SCENE IV.

JEAN, LE CHAT.

JEAN.

Joli tête-à-tête..... (*Le chat miaule.*) Oui, va, fais des mines , fais le gros dos.... tu ne feras pas le gros ventre.

LE CHAT.

Peut-être.

JEAN.

L'ai-je bien ouï...

LE CHAT.

Oui..!

JEAN.

Mon chat qui parle.

LE CHAT.

Mieux que toi.

JEAN.

C' n'est pas difficile... Quel miracle ! une bête parler..

LE CHAT, *riant.*

Tu appelles cela un miracle....

JEAN.

Il rit... Comme il me regarde ! il a des yeux qui semblent me dire, je suis ton ami.

LE CHAT, *lui serrant la main.*

Oui, je suis ton ami.

JEAN, *ému.*

Il déclame..... Comme il m'a serré la patte avec sa main.
Mon ami ?

LE CHAT.

A la vie.... à la mort.

JEAN.

A la mort.... Il le sera long-tems, les chats ont la vie dure.

LE CHAT.

Que veux-tu ?

JEAN.

Tout, rien que ça....

LE CHAT.

Tu l'auras.

JEAN, *sautant.*

J'aurai tout.... De l'or ?

LE CHAT, *lui donnant une bourse.*

En voilà.

JEAN.

De quelle poche tire-t-il cela ? C'est de l'or. Il ne me manque plus que de beaux habits....

LE CHAT, *le touchant.*

En voilà.

JEAN, *en habits brillants.*

Ah ! mon dieu ! est-ce bien moi ?

LE CHAT.

Que te faut-il encore ?

JEAN.

Mais. (*à part*) Tiens, demandons; au prix coutant, je puis me régaler. Mais, mon petit chat, avec de l'or et de si beaux habits, il me faut au moins de quoi me mettre à l'abri des injures du tems.

LE CHAT.

Une maison.... regarde.

JEAN, *voyant une maison.*

C'est-y possible. Ma chaumière changée en palais..... Les beaux meubles !.... tiens, voilà mon chapeau.... Ah ! mon petit minet ! que je t'embrasse.... Mon père avait bien raison (*enchanté.*) Ah ! Jean, rends grâce à la nature.

LE CHAT.

Que souhaites-tu à tes frères ?

JEAN.

Les mauvais cœurs ! je leur souhaite tout le mal possible... à Paul que son moulin se brise ; à Pierre que son âne se sauve.

LE CHAT.

C'est fait. (*Le moulin est brisé, l'on voit l'âne se sauver.*)

JEAN.

Ah ! mon dieu... j'en suis fâché...

LE CHAT.

C'est bien. (*Le moulin se relève et l'âne est rattrapé.*)

JEAN.

Là... ce chat est une fée ! une fée à sentimens... une fée morale... Madame... (*Le Chat sourit.*) Il sourit... mon chat sourit.

LE CHAT.

Tu n'as plus besoin de rien ?

JEAN.

Je crois bien que vous pouvez vous reposer. Mais dites-moi donc pourquoi vous n'avez pas parlé à mon père...

LE CHAT.

Il fallait pour avoir le pouvoir que j'ai, que je tombasse en partage à quelqu'honnête héritier qui daignât me garder.

JEAN.

Je te garderai... à propos, mon petit minet, depuis que je suis un homme comme il faut, comment me nomme-t-on ?

LE CHAT.

Jean.

Le Chat botté.

J E A N.

Permettez, à présent que je suis calé, y m'faut un nom solide.

L E C H A T.

Eh bien ! tu te nommeras...

J E A N.

Je me nommerai....

L E C H A T.

Le marquis de Carabas...

J E A N.

Le marquis de Carabas ! oh ! le beau nom.

L E C H A T.

Es-tu content ?

J E A N.

Je serais bien difficile.

L E C H A T.

Il ne te manque rien?..

J E A N.

J'ai de quoi boire, manger, dormir.... j'ai tout ce qu'il me faut.

L E C H A T.

Le cœur n'éprouve aucun désir?...

J E A N.

Tiens... j'oubliais une femme... C'est pourtant un objet de première nécessité... Ah ! une femme, mon petit minet.... une femme.

L E C H A T.

Comment la veux-tu ?

J E A N.

Comment je la veux.... C'est bien aisé à dire.

Air du vaudeville du Fou supposé.

Je veux un' fille de quinze ans,
Novice, surtout très-jolie,
Et mariant de tems en tems
A la raison un grain d'folie ;
Je veux que c't'objet plein d'attraits,
Pour son époux seul'ment sensible,
Ne mente et ne trompe jamais.

(Il regarde autour de lui si elle vient.)

J'vois que j' demand' l'impossible.

L E C H A T.

Continue....

J E A N.

Soyons moins exigeant.

Même air:

D'une Italienn' qu'elle ait l'ardeur,
 D'une Allemande la tendresse,
 D'une Anglaise l'air de langueur,
 D'une Espagnole la faiblesse ;
 Que pour le meilleur des maris,
 En apparence au moins docile,
 Elle soit sag' comme à Paris,...
 Ah ! la chos' n'est pas difficile.

(On entend un bruit de chasse.)

LE CHAT.

Tu es plus raisonnable. Les dames, à la suite du Gouverneur Flonflon...

J E A N.

Tiens, le Gouverneur Flonflon.

LE CHAT.

Vont, passer par ici, choisis parmi elles.

J E A N.

Que de dames... que de dames. Dis donc, minet, sont-ce des demoiselles ces dames-là?... Tu ne dis rien... Personne ne peut répondre de ça. Regardons de tous mes yeux. Où vas-tu pendant ce tems-là, mon petit chat ?

LE CHAT.

Sur les gouttières. (Il grimpe après la maison et va se mettre sur la gouttière.)

SCÈNE V.

Les Mêmes, LARIRADONDAINE, DIAMANTINE, TURLURETTE et femmes de la suite.

(Les dames de la suite passent et le salue.)

J E A N.

Elles sont gentilles, mais je ne les crois pas novices.

(Lariradondaine et Turlurette viennent ensuite.)

J E A N.

Oh ! la respectable femme ! je suivrai plutôt sa suivante. (Il salue Lariradondaine, elle a l'air de le regarder avec émotion.) Elle a l'air de s'intéresser à moi. Serais-je assez malheureux pour qu'elle me voulût du bien... (Diamantine paraît d'un air préoccupé.) Oh ! la belle personne. (Elle paraît étonnée de sa rencontre.) Elle est émue !... Elle soupire. Mademoiselle... oh ! oui, c'est une demoiselle... mademoiselle, c'est vous qui... qui... voulez-vous t'y prendre la

peine d'entrer chez nous pour vous rafraîchir. (*Diamantine s'éloigne en lui faisant un signe d'intelligence.*)

SCÈNE VI.

JEAN, LE CHAT.

JEAN, *l'appelant.*

Minet, Minet.

LE CHAT.

Eh ! bien.

JEAN.

La dernière est mon objet.

LE CHAT.

C'est la fille du Gouverneur.

JEAN.

Oh ! mon dieu ! voudra-t-elle être madame de Carabas.

LE CHAT.

Je n'ose t'en répondre.

JEAN.

Pourquoi ?

LE CHAT.

Le Gouverneur veut un gendre puissamment riche.

JEAN.

Rends-moi puissamment riche.

LE CHAT.

Je le peux.

JEAN.

Tu le peux ?

LE CHAT.

En apparence !...

JEAN.

Ça suffit. Ça ne sera pas la première femme qui, en fait de mari, aura été trompée par l'apparence.

LE CHAT.

Tu l'exiges ?

JEAN.

Oui, mon raton.

LE CHAT.

Va me chercher là une paire de bottes.

JEAN.

Une paire de bottes, Est-ce que tu vas monter à cheval ?

LE CHAT.

Va, te dis-je.

JEAN , lui donne la main.

Au revoir.

LE CHAT.

Je vais tout faire pour ton bonheur. (Il sort.)

JEAN.

Oh ! le plus bienfaisant des chats. Son départ m'arrache des larmes. Il me fait pleurer comme une bête (le suivant des yeux) Adieu !... au château.

SCÈNE VII.

JEAN , seul.

Si mes frères me voyaient à présent dans cet équipage, brillant.... S'ils me voyaient.... Oh ! ils me sauteraient au cou ; ils me....

Air : *Ah ! que je sens d'impatience.*

Lorsque j'étais un pauvre diable ,
Je n'éprouvais que leurs dédains ;
Voyant mon état misérable ,
Ils disaient : accu's les destins.
Va, Jean , prends patience ,
Travaille avec constance ,
Et ta fortune un jour
Aura son tour.

Mais avec queuq' chose on commence,
Et mes bons frères , je n'ai rien ;
D'avoir quelque bien
Donnez-moi l' moyen ,
Ils m' disaient tous bas
Cela n' se peut pas.

Mais j'ai un habit riche , un château , un grand nom ; quand ils me verront , est-ce toi , mon cher Jean ?.... Je ne suis plus Jean.... Je me nomme comme ça... Se pourrait-il ? Ça s' peut. Permettez-moi , cher frère , qu'avec le plus profond respect.

J'embrasse (bis) l' Marquis de Carabas.

SCÈNE VIII.

JEAN , L'ARADONDAINE , TURLURETTE.

L'ARADONDAINE.

Le vois-tu , Turlurette ?

JEAN.

C'est la vieille, cachons-nous.

LARIRADONDAINE.

Le vois-tu ?

TURLURETTE.

Non , princesse....

LARIRADONDAINE.

Aurait-il fui ?

JEAN.

On fuirait à moins.

LARIRADONDAINE.

Je l'attraperai.

JEAN.

Si elle m'attrappe....

TURLURETTE.

Modérez-vous , trop sensible , demoiselle.

LARIDONDAINE.

Me modérer ?... Non , je ne me modérerai pas ; je ne me suis jamais modérée... Qui croirait que la sœur du Gouverneur Flonflon , la princesse Lariradondaine , la régente de l'Isle Joyeuse , soit aussi triste... qui croirait , qui croirait...

JEAN , à part.

Qu'elle n'est pas folle.

LARIRADONDAINE.

Je le verrai , Turlurette ; je le verrai , ce bon chevalier.

TURLURETTE.

Mais , Mademoiselle , vous ne savez ni quel est son nom , ni quel est son rang.

LARIRADONDAINE.

Qu'importe.

Air : Quand on sait aimer et plaire.

Quand on sait aimer et plaire
A-t-on besoin d'autre bien ,
Dans l'Empire de Cythère
Le rang , le nom , ne font rien.

Pauvre , artisan , ou monarque ,
Rien n'éteint notre désir ,
Et les seuls droits qu'on remarque
Ce sont les droits du plaisir.

Quand on sait , etc.

JEAN.

Le plus prudent est de fuir , ou je suis sa victime.

LARIRADONDAINE.

Fut-il berger, sa retraite
Me plairait, j'aimerais bien
Pour sceptre avoir sa houlette,
Et pour courtisan son chien.
Quand on sait, etc.

JEAN, *en se sauvant, il tombe.*

Ah ! mon Dieu !

LARIRADONDAINE.

C'est lui... je l'ai reconnu à cet ingénieux détour. C'est vous, Seigneur.

JEAN, *regardant autour de lui.*

Moi, Seigneur ! tiens, je n'y pensais plus. Oui, princesse, c'est moi.

LARIRADONDAINE.

J'ai quitté la chasse, pour revenir en ces lieux.

JEAN.

Ça se voit de reste.

LARIRADONDAINE.

Ma démarche est un peu....

JEAN.

Pour votre âge.... votre démarche est ferme.

LARIRADONDAINE.

Qu'il est galant. Je vous ai rencontré, Seigneur, et je n'ai pas été maîtresse d'un premier mouvement, le trait subit de la sympathie a pénétré mon cœur ; et je le dis avec pudeur, l'amour le plus ardent, l'amour le plus....

JEAN.

Ayez moins de pudeur.

LARIRADONDAINE.

Air : Je connais un Berger discret.

Êtes-vous un berger discret ?

JEAN.

Ah ! je vous le demande !

LARIRADONDAINE.

Me trouvez-vous plus d'un attrait ?

JEAN.

Ah ! je vous le demande !

LARIRADONDAINE.

Formeriez-vous un nœud flatteur ?

JEAN.

Ah ! je vous le demande !

LARIRADONDAINE.

Iriez-vous demander mon cœur ?

JEAN.

Ah ! je vous le demande !

LARIRADONAINE.

Il me demandera. Il me demandera.

J E A N.

Qu'il en coûte d'être poli! (*Diamantine paraît dans le fond du théâtre.*)

SCENE IX.

Les mêmes, DIAMANTINE.

LARIRADONAINE, à *Turlurette*.

Vois-tu comme son émotion redouble....

TURLURETTE, *apercevant Diamantine.*

Oui, madame. C'est naturel.

LARIRADONAINE.

Habitez-vous ordinairement la ville?

J E A N.

Non, mais la campagne. Là, on est bien mieux avec l'objet qui nous séduit. (*Regardant Diamantine.*)

Air : Il était charmant et bien fait (de la Jeune Mère).

Quand je m'abandonne au sommeil,
En rêve je le vois sans cesse,
Quand je vois lever le soleil,
Mon âme s'ouvre à la tendresse ;
Quand je vois couler les ruisseaux,
Mes pleurs coulent malgré moi-même :
Et lorsque j'entends les oiseaux,
Je crois entendre dire : j'aime.

LARIRADONAINE.

Ah ! quelle délicatesse ! quelle délicatesse !

DIAMANTINE, *derrière.*

Même air.

Où le bonheur est dans ces lieux
Où règne la tendre nature,
Tout y plait au cœur comme aux yeux,
Tout y vit d'une flamme pure.
De l'air le parfum, la chaleur
Porte en mes sens un trouble extrême ;
Le zéphir agitant la fleur,
Semble souffler le mot je t'aime.

JEAN.

Qu'ai-je entendu.

LARIRADONDAINE.

D'où part cette voix qui a répondu pour moi.

TURLUETTE.

Je ne sais....

JEAN, à part.

Je ne la vois plus.

(On entend l'air : Et Flon Flon lariradondaine.)

LARIRADONDAINE.

J'entends mon frère, retirez-vous, jeune homme ; mon frère, malgré sa gaieté, puisqu'il chante toujours, et qu'il est gouverneur de l'île joyeuse, ne rirait pas de voir qu'on a séduit sa sœur.

JEAN.

Je ne vous ai pas séduit.

LARIRADONDAINE.

Si fait, si fait. *(La chasse se rapproche.)* Eloignez-vous, et quoique je ne sache ni qui vous êtes, ni ce que vous êtes, ni d'où vous êtes, je vous attends au château ce soir à la bruce. *(Elle sort.)*

JEAN.

Oui, va, compte sur Jean.

(On joue l'air : Va-t-en voir s'ils viennent Jean.)

JEAN.

Allons, obéissons à mon chat.... J'ai fait un choix, j'ai vu celle qui en est l'objet, allons à mon château.... Oh ! mon dieu, où m'a-t-il dit qu'il était mon château... Je ne m'en souviens plus... Je demanderai.... quoi.... voulez-vous bien me dire, monsieur, où est mon château.... Ma foi allons tout droit.... Oui, mais on ne va toujours où l'on veut, en allant droit son chemin.... Me v'là bien avancé.... Minet.... minet.... D'abord où est la forêt.

SCENE X.

(Le théâtre change, et représente la forêt ; on voit le chat guétant un lièvre au gîte.)

JEAN, LE CHAT.

JEAN.

Ah ! te voilà !

LE CHAT.

Eloigne - toi vite..... et attends - moi au bout de cette avenue.

JEAN.

Oui, oui, Rominagrobis... Voilà une fière journée pour moi....

(*Le lièvre passe, le chat le prend et le met dans sa besace.*)

JEAN.

Tient, mon chat chasse....

LE CHAT.

Veux-tu t'en aller.

(*On entend la chasse très-rapprochée.*)

JEAN.

Je pars. Ce chat-là est un fier matou.

SCENE XI.

LE GOUVERNEUR, LARIRADONDAINE, DIAMANTINE, BOUTE-EN-TRAIN, la suite, et le Chat qui s'en va en miaulant.

LE GOUVERNEUR, à Boute-en-Train.

Air : *Eh ! gai, gai, mon Officier.*

Eh ! gai, gai, mon officier,
Et vous gens de ma suite,
Haudrait-il moins nous égayer,
Pour manquer de gibier.

Chantez, peuplade heureuse,
Chantez à l'unisson,
Pour que l'isle joyeuse
Soit digne de son nom.

Eh gai, etc.

LE GOUVERNEUR.

Chantez, mais qu'on évite
Les airs tristes et longs,
Plus nous chanterons vite
Et plus nous chanterons.

Eh ! gai, etc.

BOUTE-EN-TRAIN.

Grand prince, voulez-vous vous reposer ici, voulez-vous donner vos ordres.

LE GOUVERNEUR.

Des ordres, moi, dis donc des chansons.

Air : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

On le sait, les lois que je donne
Ne sont que les lois du plaisir,
Car à tous mes vassaux j'ordonne
De chanter, de se divertir.
Vive à jamais la chansonnette,
Par qui nos maux sont oubliés,
Avec un refrain dans sa tête,
On met son chagrin sous ses pieds.

DIAMANTINE.

Mais mon père, reposez-vous donc ?

LARIRADONDAINE.

Hélas ! hélas !

LE GOUVERNEUR.

Qui ose pousser un hélas devant moi : vous, ma sœur, oubliez-vous ma maxime.

LARIRADONDAINE.

Quand le cœur est blessé....

DIAMANTINE, *riant à part.*

Et que personne ne veut vous guérir.

LARIRADONDAINE.

Grands dieux !...

LE GOUVERNEUR.

Encore...

Les Paysans appercevant le Chat

Au chat.... au chat....

LE CHAT.

Je veux parler au Gouverneur.

TOUS.

Un chat qui parle !

LE GOUVERNEUR.

Ah ! ah ! c'est le Chat du marquis de Carabas ; approches, que me veux-tu ?

LE CHAT.

Vous offrir ce lièvre et ces deux perdrix, de la part du marquis de Carabas, mon maître.

LE GOUVERNEUR.

Il est plus habile chasseur que nous, messieurs ; mais, dis-moi donc avant tout, monsieur l'ambassadeur, est-il gai ton maître ?

LE CHAT.

D'une gaieté folle.

LE GOUVERNEUR.

Aime-t-il les loix de l'île joyeuse ? s'y conforme-t-il ?

LE CHAT.

Oui, Gouverneur.

LE GOUVERNEUR.

Enfin, sait-il que....

Air : *Du Calif de Bagdad.*

Bachus et Momus, dans mon île,
Sont des princes toujours régnans,
Les attributs du vaudeville
Sont mes armes depuis long-tems.
Quel chagrin pourrait donc m'atteindre,
Quand sur moi-même, j'ai fait peindre,
Un galoubet, des chalumeaux,
Une muzette et des grelots.

LARIRADONDAINE.

Monsieur le Chat, une question : votre maître est-il jeune ?

LE CHAT.

Oui.

LARIRADONDAINE.

C'est lui.

LARIRADONDAINE.

Beau ?

LE CHAT.

Oui,

LARIRADONDAINE.

Sentimental ?

LE CHAT.

Oui.

LARIRADONDAINE.

C'est lui.

DIAMANTINE.

Ne pourrait-on le voir ?

LE CHAT, *bas à Diamantine.*

Vous l'avez vu.

LE GOUVERNEUR.

Je veux le voir, votre maître, lui donner une place de favori..... de chef de mon armée.

BOUTE-EN-TRAIN.

Vous ne vous querellez avec personne.

LE GOUVERNEUR.

Cependant, si l'on attaquait l'île joyeuse...

Air : *De Mariane.*

Combattant ces nouveaux Pompées,
 Avec vigueur j'opposerais
 A la pointe de leurs épées,
 La pointe de quelques couplets ;
 Puis pour canons
 Nous prendrions
 Flûtes, hautbois, clarinettes, clairons,
 Et pour drapeaux,
 Quelques morceaux
 De la tunique du dieu gai des grelots ;
 Notre marche seroit fantasque,
 La charge gaîment sonnerait,
 La générale, on la battrait
 Sur des tambours de basque.

LE CHAT.

Gouverneur, je dirai à mon maître tout ce que vous lui proposez... Mais avant, il faut que je remplisse ma mission : le marquis demande en mariage une personne de votre maison.

L A R I R A D O N D A I N E, à *Diamantine.*

C'est moi.

LE GOUVERNEUR.

Avant tout, il faut que je le voie, que je sache quels sont ses biens, ses titres.

LE CHAT.

Vous le verrez dans son château où il vous attend... Quant à ses biens, daignez prendre cette route, et vous les verrez tous... Une voiture même vous attend... Interrogez tout le long du chemin, les paysans qui travaillent, et vous jugerez par leur réponse, de la fortune de mon maître.

L E G O U V E R N E U R, à *Boute-en-Train.*

Air : *J'ons un Curé patriote.*

Est-ce ma sœur ou ma fille
 Que convoite le marquis :
 Certes, c'est la plus gentille,
 Et ma fille aura le prix,
 Mais, ne nous endormons pas,
 Et visitons de ce pas,

Tous les biens, les grands biens du Marquis de Carabas.

L E C H A T, *seul, se croisant les pattes.*

Cela va bien ; j'ai dit à tous les paysans, répondez quand on vous interrogera, c'est au marquis de Carabas, ou vous serez hachés menus, menus comme chair à pâté. Ils auront peur et me serviront. Oh ! mon dieu ! voilà ce diable de Jean qui revient.

SCENE XII.

LE CHAT, JEAN.

JEAN.

Dites donc , dites donc , monsieur Minet , on a bien raison de dire que les chats sont traîtres ; comment , vous m'envoyez à un château , pour être mangé par un ogre.

LE CHAT.

T'ai-je dit d'y entrer ?

JEAN.

Un Ogre !... qui n'aurait fait de moi qu'une bouchée..... et vous m'envoyez justement à l'heure de son dîner.

LE CHAT.

Retournes-y , et attends-moi...

JEAN.

Non pas , non pas...

LE CHAT.

Attends-moi à la porte.

JEAN.

S'il allait sortir.

(On entend de la musique.)

LE CHAT.

C'est le Gouverneur qui visite tes biens ; je te quitte pour l'accompagner , attends-moi à quelques pas d'ici. (Il sort.)

JEAN.

Cathons-nous pour voir mes biens , que je ne connais pas encore. (Il se cache.)

La toile du fond se lève , et l'on aperçoit dans le fond , au milieu des vignes et des bleds , une voiture dans laquelle sont le Gouverneur , Lariradondaine et Diamantine. Le Chat est en laquais derrière la voiture , des écuyers à cheval , à pied précèdent et suivent le cortège.

(Pendant que la voiture passe ;)

Air : Ça ne dur'ra pas toujours.

LE GOUVERNEUR.

A qui cette prairie ?

TOUS.

Au Marquis d'Carabas...

LE GOUVERNEUR.

Et cette métairie ?

(24)

TOUS.

Au marquis d' Carabas.

LE GOUVERNEUR.

A qui ces échalas ?

TOUS.

Au marquis d' Carabas. (ter)

(*La voiture fait quelques pas.*)

Deuxième Couplet.

LE GOUVERNEUR.

A qui ce chêne antique ?

TOUS.

Au marquis d' Carabas.

LE GOUVERNEUR.

Ce château magnifique ?

TOUS.

Au marquis d' Carabas.

LE GOUVERNEUR.

Ces blés qui sont là-bas ?

TOUS.

Au marquis d' Carabas. (ter)

(*La voiture fait quelques pas.*)

Troisième Couplet.

LE GOUVERNEUR.

A qui cette garenne ?

TOUS.

Au marquis d' Carabas.

LE GOUVERNEUR.

Ces bestiaux, dans la plaine ?

TOUS.

Au marquis d' Carabas.

LE GOUVERNEUR.

Tous ces dindons si gras ?

TOUS.

Au marquis d' Carabas. (ter)

(*La Voiture passe ; la toile tombe.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente le Palais de l'Ogre.

SCENE PREMIERE.

HOMMES et FEMMES, *servant dans le palais.*

UN DOMESTIQUE.

Mes amis, monseigneur l'ogre n'est pas encore réveillé.

TOUS.

Ah ! tant mieux !

Air ! je suis heureux.

Quel maître affreux que cet Ogre barbare !

Cet être bizarre ,

Toujours nous prépare

Quelques traits méchants .

Il faut pourtant s'efforcer de lui plaire ,

Où , dans sa colère ,

De nous , le voir faire

Des repas charmans .

UNE FILLE.

Qui nous en délivrera ?

(*Bruit de trombones ; effroi général.*)

UNE FILLE.

Où qui nous protégera ?

(*Bruit de trombones ; effroi général.*)

UNE FILLE.

D'ici qui nous sortira ?

(*Bruit de trombones : effroi général.*)

UNE FILLE.

Et qui donc nous sauvera ?

(*Bruit de trombones ; effroi général.*)

TOUS.

Quel maître affreux , etc.

LE DOMESTIQUE.

Voici l'Ogre ! voici l'Ogre...

Le Chat botté.

4

SCÈNE II.

Les Mêmes, L'OGRE.

L'OGRE.

Des plaintes ont troublé mon sommeil... Qui s'est permis de déplorer son sort ?...

UN VASSAL.

Nous tous, monseigneur.

L'OGRE.

Audacieux !... et de quoi vous plaignez-vous ?

UN VASSAL.

De voir que tous les jours ici vous mangez du monde avec un appétit qui nous effraye.

Air : du vaudeville de l'Avare.

Vous mangeâtes la semaine dernière,
L'épicière avec son mari,
Puis vous mangeâtes la fermière,
Le magister et le bailli.
Hier, par vot' goût recherchées,
Deux boulangers ont sauté l' pas,
Et c' matin de la bouchère hélas !
Vous n' avez fait que deux bouchées.

L'OGRE.

Comment, malheureux, tu oses...

UN VASSAL.

Hier encore, cette jeune villageoise qui était gentille à croquer !...

L'OGRE.

Aussi l'ais-je croquée, qu'avez vous à dire ?...

UN VASSAL.

Je le sais bien que vous l'avez croquée, cette pauvre fille..

L'OGRE.

Sont-ce là tous vos sujets de plaintes ? le destin qui me poursuit ne m'a point donné d'autre nourriture.

UN VASSAL.

Pourquoi les attirez-vous dans ce palais par des pièges aimables.

L'OGRE.

Pourquoi ! pourquoi.

Air : *Puisque tout le monde s'en mêle.*

Demandez à ce marchand
Pourquoi tout ce faux étalage ,
Demandez au courtisan
Pourquoi ce brillant verbiage ?
Demandez au procureur
Pourquoi ces vains mots d'honneur ?
Dis à Mondor ,
Pourquoi cet or ,
A coquette naïve ?..
Il faut que tout le monde vive.

SCÈNE III.

Les Mêmes, un Domestique.

LE DOMESTIQUE.

Monseigneur, deux étrangers jeunes et assez bien portant, tournent autour de ce palais, l'un regrette son âne, et l'autre son moulin.

L'OGRE.

Qu'ils deviennent ma proie.

LE VILLAGEOIS, *à part.*

Ils n'auront plus rien à regretter... Ce soir à la cuisine...

L'OGRE.

Vassaux, par des sons harmonieux attirez-les de ce côté, et toi vas ouvrir les grilles de ce château.. Vous vous retirerez tous à leur approche. (*L'orchestre joue un air mélodieux.*)

LE DOMESTIQUE.

Les voici.

L'OGRE.

Retirons-nous. (*La symphonie continue et ne s'arrête que lorsque les deux personnages sont en scène.*)

SCÈNE IV.

PIERRE et PAUL.

PIERRE.

C'est de la jolie musique.

PAUL.

C'est de la Belle ; mais où donc sont les musiciens ?

PIERRE.

Je ne les entends plus.... Ils seront rentrés chez eux. (*Il écoute l'oreille à terre.*)

PAUL.

Où donc ? dans la cave.. Si c'est vrai, c'est fini, nous ne les verrons pas.

PIERRE.

Quand nous les verrons, crois-tu qu'ils nous rendraient plus gais.

PAUL.

Eh oui, s'ils nous faisaient boire avec eux.

PIERRE.

Mon pauvre âne...

PAUL.

Que veux-tu, il ne voulait pas aller, tu as bien fait de t'en défaire.

PIERRE.

Il aurait peut-être été,

Air : du partage de la richesse.

Je me suis trop hâté, sans doute,
De suivre ton futéste avis ;
Hélas ! j'ai vendu sur la route
Le plus fidèle des amis ;
Peut-être cet âne, mon frère,
Aurait un jour été grand train,
Car de tout tems sur cette terre
Les ânes ont fait leur chemin.

PAUL.

Plains-toi... Ne m'as-tu pas fait vendre mon moulin, parce qu'il n'y avait pas de vent depuis quatre jours.

PIERRE.

Tu n'allais que d'une aîle.

PAUL.

Les deux auraient été avec de la patience.

PIERRE.

Et du vent; écoute, Paul.

PAUL.

Voyons, Pierre.

PIERRE.

Nous avons fait une sottise.

PAUL.

Oui, car tu as joué l'argent de ton âne, et moi ma fermière coquette m'a emporté le prix de mon moulin... Nous n'avons plus même d'habits.

PIERRE.

Consolons-nous.

PAUL.

Avec quoi ?

PIERRE.

Avec ce qui nous reste.

PAUL.

Il ne nous reste rien.

PIERRE.

Il nous reste des bras, des jambes, demandons de l'emploi dans ce château.

PAUL.

Allons.... Si cela pouvait s'arranger bien vite, car j'ai une faim . . . Qui aurait cru qu'un jour nous serions assez malheureux pour regretter le chat de Jean?... Si nous l'avions aujourd'hui nous ferions un repas d'auberge... Voyons... appellons.... Il y a-t-il quelqu'un ici?...

PIERRE.

A la boutique,

PAUL.

Qu'est-ce que tu dis donc... dans un château...

PIERRE.

C'est vrai, c'est une absence...

PAUL.

Tiens, frappe d'un côté et moi de l'autre.

PIERRE.

Le pauvre a beau frapper à toutes les portes, on ne l'entend pas.

PAUL.

Si fait on l'entend.

PIERRE.

On l'entend?

PAUL.

Pour le chasser... C'est égal, frappons. (*Une inscription paraît.*)

ICI L'ON MANGE.

PAUL.

Vois-tu, bonne découverte... Mais je ne peux pas ouvrir la porte... Qu'est-ce que ça me fait qu'ici l'on mange, si je ne mange pas.

PIERRE frappe. (*Une autre inscription paraît.*)

ICI L'ON EST MANGÉ.

PIERRE, *effrayé.*

Ah ! mon dieu ! lis donc , Paul , lis donc.... Ici l'or est mangé.

UNE VOIX.

Oui.

PAUL et PIERRE, *effrayés.*

Oui?.... fuyons.

PIERRE.

Je n'ai plus faim.... (*Il veulent fuir, toutes les avenues se garnissent de soldats.*)

PAUL.

Il ne nous restait plus que la vie....

PIERRE.

Nous ne jouirons pas long-tems de notre reste.

PIERRE.

Nous sommes perdus.

PAUL.

Eh bien , mourons , ou sortons de force.

UNE VOIX.

Arrêtez !....

SCÈNE V.

Les mêmes, L'OGRE.

Jeunes-gens, vous m'appartenez.

PIERRE à Paul.

Tiens, c'est une bête que cet homme-là.

PAUL.

Nous sommes plus bêtes que lui, car il est le plus fort.

L'OGRE.

Pourquoi êtes vous entrés dans mon château.

PAUL, à part.

Soyons polis... (*haut*) Pour avoir le plaisir de voir, monsieur..... Je ne sais pas votre nom!

L'OGRE.

Je me nomme l'Ogre.

PIERRE.

C'est un Ogre, nous sommes fricassés.

L'OGRE.

Vous n'aviez donc rien à faire, puisque vous vous promenez dans la forêt des oisifs?

PIERRE.

Air : *La Bonne aventure*

J'avais un âne charmant,
Qu'éleva mon père ;
L' drôl', loin d'aller en avant,
Allait en arrière.
Je l' vendis.

L' O G R E.

A ses bienfaits
Ton père dûit ses succès,
On ne doit trahir jamais
L'ami de son père.

Et toi?

PAUL.

Air : *Si Pauline est dans l'indigence.*

Sur une montagne riante,
J'avais un joll p'tit moulin,
Mais du vent l'absence constante
Hier me donna du chagrin.
N' croyant pas devenir des vôtres,
Je l' vendis, j'en suis enragé,
Car au lieu d' faire manger les autres,
C'est moi qui vais être mangé.

L' O G R E.

! C'est vrai... (à Pierre) toi, en vendant ton âne, tu as trahi l'amitié ; et toi, ton moulin fait la fortune du meûnier laborieux et patient, à qui tu l'as vendu. Vous avez tous deux mérité votre sort.

(A ses gardes.)

Air : *Décachetez sur ma porte.*

Mettez les bien en réserve,
Que tous deux on les conserve,
Je ferai de tous deux
Le repas le plus délicieux.
L'un qu'à diner on le serve,
Qu'à souper l'autre on le serve.

PIERRE et PAUL, *pleurant.*

Ah! mon dieu !... qu'il est gourmand. (On les entraîne):

SCENE VI.

L' O G R E, *seul.*

Quand donc finira le funeste sort qu'on a jeté sur moi, et qui me met au rang des tigres les plus féroces.... Jamais !... et si cette bague, affreux talisman, m'est m'est ravie, alors je descends aussitôt dans la tombe. Eh! ne serait-ce pas plus heureux.

(On entend miauler.)

SCENE VII.

L'OGRE, UN VALET.

LE VALET.

Monseigneur, un chat demande à vous parler.

L'OGRE.

A me parler, un chat?... qu'il entre.

LE VALET.

Le voici.

SCENE VIII.

L'OGRE LE CHAT.

LE CHAT.

Monseigneur, je viens de la part de la fée Violentine.

L'OGRE.

Celle qui a jeté sur moi ce sort épouvantable.... Fuis de ces lieux....

LE CHAT.

Je viens pour vous annoncer que son courroux est apaisé.

L'OGRE.

Dis-tu vrai?

LE CHAT.

Je suis son premier favori.

L'OGRE, *à part.*

Prendre un chat pour son favori!.. Elle ne s'entoure jamais que de traîtres.

LE CHAT.

Et je viens vous dire qu'elle veut vous laisser maître de prendre une autre forme.

L'OGRE.

Se pourrait-il?

LE CHAT.

Ma parole d'honneur, foi de chat.

L'OGRE.

Air : *Ce Magistrat.*

Je fais horreur à la nature,
A tous ceux qui sont près de moi ;
D'être ingrat, cruel et parjure,
Mes désirs me font une loi,

D'un sentiment aimable et tendre,
 Je n'ai pas même la douceur,
 Et vrai tyran, j'ai le visage
 Encor bien moins laid que mon cœur.

LE CHAT.

Tu as mérité ton sort ; mais prends cet anneau protecteur,
 avec lequel tu pourras paraître sous telle métamorphose qu'il
 te plaira.

L'OGRE.

Tu crois te jouer de ma crédulité.

LE CHAT.

Il dépend de toi d'éprouver sa vertu, mais il faut d'abord
 que tu me rendes l'anneau qui t'a causé tant de maux.

L'OGRE.

Non.

LE CHAT, à part.

Je ne réussirai point.

L'OGRE.

Je veux avant tout éprouver celui que tu m'apportes.

LE CHAT.

Le voici, paraïs sous la forme qui te conviendras.

L'OGRE.

Je vais l'apprécier.... Je désire être le plus puissant des ani-
 maux. (*Il s'enfonce, et un lion paraît à sa place. Le chat
 fait signe qu'il a peur, l'Ogre reparait.*)

LE CHAT.

Quelle frayeur tu m'as causée. Es-tu sûr maintenant du
 pouvoir de ce talisman ?

L'OGRE.

Oui, et voici l'anneau que tu désires.

LE CHAT, à part.

Je le tiens. (*haut.*) Apprends encore que cet anneau peut
 te faire prendre une forme dont la force de ton être te ferait
 douter ; tu peux devenir presque un atôme, et même échap-
 per à tous les yeux.

L'OGRE.

Ah ! c'est tout ce que je désire.... essayons.

LE CHAT, à part.

Il est pris ! (*L'Ogre s'enfonce, une souris paraît sur la
 table, le Chat la croque.*)

(*Coup de tonnerre, flammes, les paysans accourent.*)

LE CHAT.

Mes amis, votre tyran n'est plus. Je vais vous donner un
 bon maître... Mais gardez le plus profond silence sur

Le Chat botté.

Tout ce qui vient de se passer. Ce bon maître, c'est le marquis de Carabas.

TOUS.

Où est-il ?

(*Le marquis paraît.*)

LE CHAT

Le voici.

SCÈNE IX.

Les mêmes, JEAN.

Air : Serviteur à monsieur d'la Fleur.

TOUS.

Serviteur à monsieur l'marquis,

JEAN.

Vous êtes ben polis, mes amis,

LE CHAT.

Voilà votre château, seigneur.

JEAN.

Pour le prix, j'en achèterais bien une demi-douzaine comme ça.

LE CHAT.

Vous-le trouvez donc....

JEAN.

Superbe et pas cher.

LE CHAT.

Le trouvez-vous digne de vous ?

JEAN.

Air :

Ah ! votre faveur est insigne,
Mais y pensez-vous, mon p' tit chat,
D' mander si j' trouv' ce château digne
D'un' personne de mon état.
J'n'ons l'âme ni fière, ni grande,
J' dirons, sensible à votre cadeau,
Qu'il faut plutôt qu'on me demande
Si je sommes digne du château.

LE CHAT.

Chât ! déguisez-vous bien, qu'on ne reconnaisse pas en vous le pauvre diable : avec un riche habit il faut avoir de l'habit.

JEAN.

C'est drôle, j'ai vu bien des beaux messieurs qui n'avaient de brillant que l'habit.

LE CHAT.

Parlaient-ils ?

JEAN.

Ils ne disaient rien.

LE CHAT.

Voilà leur esprit. (*On entend une marche.*) Mes amis, voilà le Gouverneur Flonflon, allez au-devant de lui... donnez-leur donc vos ordres.

JEAN.

Mes amis, ce Gouverneur est mon beau-père, parce que j'épouse sa fille... Allez le recevoir et comportez-vous comme d'honnêtes gens... Allez, vous aurez pour boire... La marche s'approche.

SCÈNE X.

Les mêmes, LE GOUVERNEUR, LARIRADONDAINE et DIAMANTINE, chacun sur un palanquin que l'on arrête au milieu du théâtre. BOUTE-EN-TRAIN.

LE GOUVERNEUR, sur son palanquin.

Air: *Eh ! lon lon la.*

Peut-être cette cohorte,
Qui par un respect touchant,
Sur ses épaules me porte,
Tout bas dit en enrageant,
Vieux roi que le diable t'emporte.
Elle le dit en m'emportant.

(*Il passe.*)

LARIRADONDAINE, sur son palanquin.

Je suis de l'amour fidèle
Un vrai portrait à citer,
De cet amour si rébelle
Qu'on ne peut lui résister,
De cet amour qui n'a plus d'aile
Et qu'au plaisir il faut porter.

(*Elle passe.*)

DIAMANTINE, sur son Palanquin.

C'est malgré moi qu'on me porte,
Et mon cœur trop agité,
De lui-même se transporte
Vers l'objet qui l'a flatté,
L'amour que le désir emporte.
N'a pas besoin d'être porté.

LE GOUVERNEUR, à Jean.

C'est donc vous, prince, qui êtes ce marquis qui... a acquis....

J E A N.

Moi-même, grand Flonflon, je suis ce marquis qui désire avoir avec vous un petit colloque de quelques heures.

LE GOUVERNEUR.

Votre gibier vous a acquis mon estime.

J E A N.

Il est vrai, grand Flonflon, que dans le bois, chaque fois que je voyais un lapin, un cerf, ou enfin quelque bête à attrapper, je pensais tout de suite à vous.

LE GOUVERNEUR

Vous êtes honnête comme on ne l'est pas.

L A R I R A D O N D A I N E.

Il me séduit par sa finesse.

D I A M A N T I N E , à part.

Sa naïveté m'amuse.

LE GOUVERNEUR.

Marquis, vous êtes très-riche ? . . .

J E A N.

Je ne connais pas ma richesse . . . Si vous vouliez venir à deux pas, à trois lieues d'ici . . . J'ai une terre qui est la plus belle de toute l'île. Elle est plus grande que l'île même.

L A R I R A D O N D A I N E.

Quelle fortune!

D I A M A N T I N E , à part.

Il ment avec franchise . . .

LE GOUVERNEUR.

Nous la verrons.

J E A N.

Tout de suite.

LE GOUVERNEUR.

Air du vaudeville de Gessner.

Je vous crois propriétaire,
Mais tenez, je vous le dis :
Pour aller voir votre terre,
Il est trop tard, cher marquis.

J E A N.

Quoique l'on soit à la brune,
Prince, suivez mon conseil,
Vous verrez au clair de la lune
Que j'ai du bien au soleil.

LE GOUVERNEUR.

A propos de lune, combien comptez-vous de quartiers de noblesse ?

J E A N.

Quatre-vingt-dix-neuf, sans compter le dernier quartier.

LE GOUVERNEUR.

C'est comme qui dirait cent quartiers... et d'après ce que dit votre estimable chat... (*le Chat salue*), vous devez aller au temple d'hyménée...

JEAN.

Tenez, je n'irai pas par quatre chemins, j'avoue que je veux m'unir à quelqu'un....

DIAMANTINE, à part.

Il m'a regardée....

LARIRADONDAINE, à part.

Le trouble de ses yeux, l'empêche de me voir.

LE GOUVERNEUR.

Air : *De Barbari.*

Je veux par l'hymen le plus doux
Agrandir ma famille,
Mais je vous le dis entre nous
Pour l'époux de ma famille
Je veux un marquis du bon ton.

JEAN, à part.

La faridondaine, la faridondoini

LE GOUVERNEUR.

Vous êtes, Marquis...

JEAN, à part.

Oui, biribi,

A la façon de Mistrigri,

Mon ami.

LE GOUVERNEUR.

C'est donc une affaire conclue... je vais passer avec mes ministres dans un de vos appartemens pour dresser votre acte de mariage.

JEAN.

Vous ne savez pas quel est l'objet...

LE GOUVERNEUR.

Je le sais...

JEAN.

Je ne vous croyais pas aussi savant que moi, il s'en fallait.

LE GOUVERNEUR.

Indiquez à ces dames l'endroit qui leur est nécessaire pour se reposer.

JEAN, à Lariradondaine.

Vous, Madame...

LARIRADONDAINE.

Je suis à gauche.)

JEAN, *lui montrant un cabinet.*
Oui, donnez à gauche.

DIAMANTINE.

Et moi ?

JEAN, *mettant la main de Diamantine sur son cœur.*
Vous, toujours là. (*il lui montre le cabinet à gauche.*)

LE GOUVERNEUR, *à Boutentrain.*

Il ne s'est pas expliqué sur l'objet de sa préférence. Profitez de notre doute pour me débarrasser de ma sœur... Eh ! bien, Marquis, où me retirerais-je ?

JEAN.

Un homme tel que vous doit être au grand salon.

LE GOUVERNEUR.

Mes amis, suivez-moi... Marquis.

Air : *Daignez m'épargner le reste.*

Pour que de ce jour solennel
On puisse parler d'âge en âge,
Je vais par un acte formel
Conclure votre mariage.
Pour qu'il soit fait avec éclat.
Pour qu'il ne soit pas apocryphe,
Nous signerons tous le contrat.

T O U S.

Nous signerons tous le contrat.

JEAN.

Et mon chat y mettra sa griffe.

SCENE XI.

LE CHAT, JEAN, LARIRADONDAINE.

JEAN.

Me voilà marié.... mon petit Chat.

LARIRADONDAINE.

Allons trouver le Gouverneur, mon frère, pour qu'il ne se trompe pas. (*Elle sort.*)

LE CHAT.

Je vais vous faire préparer le repas de nôtés. (*Il sort.*)

JEAN.

N'y touche pas, entends-tu..... C'est que j'ai vu des chats
si voleurs....

SCÈNE XII.

JEAN, *seul.*

Ça va bien, ça va bien.

Air : *N'allez pas mordre à la grappe.*

Tout s'arrange pour me plaire,
 J'ai des habits, un château,
 Des vign' s, une grande terre,
 Et le tendron le plus beau...
 Qui ne serait en délire
 De ces évén'mens subits?
 Ah ! ma foi, c'est le cas d' dire
 Allons donc, sante Marquis.

(Il saute.)

SCÈNE XIII.

JEAN, DIAMANTINE.

DIAMANTINE.

Me voilà.

JEAN, *ému.*

Je le vois....

DIAMANTINE, *regardant autour d'elle.*J'ai cru m'apercevoir que vous vous intéressiez à moi,
 Jean?..JEAN, *étonné.*

Jean !

DIAMANTINE..

Oui, Jean, fils d'un meunier.

JEAN.

Quoi ! vous savez.... je suis perdu !... ah ! princesse....

(Il tombe à ses genoux.)

DIAMANTINE.

Relevez-vous.

JEAN.

Qui a pu vous dire?...

DIAMANTINE.

Mes yeux.

JEAN.

Comment....

DIAMANTINE.

Air : Je n'ai plus.

Vous souvient-il d'une prairie
 Où vos moutons allaient paissant,
 Petite fille assez jolie,
 Avec vous les gardait souvent.
 C'était moi qui voulait vous plaire ;
 Vous retrouvant dans ces cantons,
 Je suis la petite bergère
 Qui s'en revient à ses moutons.

J E A N.

Quoi ! vous êtes... vous seriez... vous étiez... mais non ;
 cette petite fille se nommait Lucette ; elle était enfant d'une
 meunière , j'en suis bien sûr , et vous êtes la fille du Gouver-
 neur.

DIAMANTINE.

Jean , m'aimez-vous bien.... bien....

J E A N.

Aussi bien que vous le dites....

DIAMANTINE.

Vous n'abuserez jamais du secret que je vais vous confier ?

J E A N.

Ma discrétion est connue, quoiqu'on ne m'ait jamais rien
 confié.

DIAMANTINE.

Je ne suis , comme vous, que la fille d'une meunière.

J E A N.

Allons donc, vous voulez rire de ma simplicité.

DIAMANTINE.

Ecoutez : Ma mère avait été choisie par le Gouverneur pour
 nourrir sa fille, et cette préférence était la suite naturelle d'un
 événement très-bizarre.... la fille du gouverneur et moi, nous
 étions d'une ressemblance parfaite...

J E A N.

C'était bien heureux pour la fille du Gouverneur.

DIAMANTINE.

L'amitié entre cette princesse et moi naquit pour ainsi-
 dire avec nous ; et dès nos premières années, elle devint si
 forte, que rien ne put nous séparer... Envain le Gouverneur
 voulait appeler sa fille à la cour ; cette aimable compagne
 persistait à ne pas me quitter, et même à se vêtir des mêmes
 habits que les miens. Rien n'était plus piquant que les méta-
 morphoses qui résultaient de notre ressemblance de traits et
 d'habits. Le Gouverneur lui-même y était trompé ; il m'em-
 brassait comme son enfant.

JEAN.

Et vous le croyiez votre père ?

DIAMANTINE.

Oh ! non...

AIR : *le chagrin fuit au fond du verre.*

L'illusion trompe les yeux,
 Mais elle ne peut tromper l'âme :
 De l'erreur quelque soit les feux,
 Du bonheur ils n'ont pas la flamme :
 On reconnaît baiser trompeur,
 Car dans une ivresse sincère,
 C'est moins la bouche que le cœur
 Qui reçoit le baiser d'un père.

JEAN.

Jolie et sensible !... elle est faite pour moi... achevez,
 achevez... vous avez donc pris la place de votre amie, qui a
 préféré le chaume, aux rubis des palais ?...

DIAMANTINE.

Non : quand j'ai cessé d'aller vous tenir compagnie dans
 la plaine, c'est que ma pauvre compagne avait tout-à-coup
 perdu la vie... Comment dire cette nouvelle au Gouverneur ?...
 il n'avait que cet enfant, il aurait cru ma mère capable d'a-
 voir... On répandit le bruit que l'on m'avait envoyée dans un
 autre pays, et je fus introduite à la cour où l'on me reçut et
 me traita comme la fille du Gouverneur.

JEAN.

Ainsi, nous v'la de niveau... terre à terre. C'est bien heu-
 reux ça, que vous soyez une fille de rien... que je sois un
 garçon de rien... et qu'ça nous empêche pas d'être quelque
 chose.

DIAMANTINE.

Maintenant, vous ne serez pas effrayé de mon rang.

JEAN.

Je crois bien, vous n'en avez pas... vous n'êtes (*il rit*) eh !
 eh ! eh !... tu n'es que ma petite Lucette...

DIAMANTINE.

Et toi, que mon bon Jean... ainsi accord parfait, simples
 desirs, bonheur pur, vous serez notre partage...

JEAN.

Je pense à une chose.

DIAMANTINE.

A quoi ?

JEAN.

Met-on une enseigne à un château ?

le Chat botté.

6

DIAMANTINE.

Pourquoi?

JEAN.

Comme nous sommes tous deux enfans de meunier, nous mettrions à l'enseigne des deux Moulins.

DIAMANTINE.

Toujours le même... Comment voulais-tu que je ne te reconnusse pas?

JEAN.

A ma bêtise n'est-ce pas... N'importe, il faudra dans tous nos châteaux, qu'il y ait deux moulins à côté l'un de l'autre.

DIAMANTINE.

Demande cela à ton Chat.

JEAN.

Quoi! tu sais aussi.... Mon Dieu! quelle femme je vais épouser... une femme aussi savante que moi... dis donc, ah ça mais je tiens à mes deux moulins.

DIAMANTINE.

Air: On dit qu'un jeune prisonnier.

Ces moulins ne seront-ils pas
De nos cœurs l'emblème fidèle?
L'un sans l'autre dans aucun cas
N'agitera jamais son aile;
Ils diront, tous nos bons voisins,
D'après un semblable interprète,
En voyant tourner nos moulins,
Que l'amour nous tourne la tête.

(On entend du bruit.)

On vient... je me retire... amour et mystère; bouche close.

JEAN.

Laisse-moi la fermer... (*il l'embrasse au cou.*) C'est pas ça, mais patience...

SCENE XIV.

JEAN, un Ministre et des Domestiques.

LE MINISTRE.

M. le Marquis, je viens, avec d'extériorité, vivacité, célérité, gaieté, vous apporter le contrat de mariage à signer, pour que tout soit terminé comme vous le desirez.

JEAN, *signe.*

Eh! vite et vite... Jean-Nicolas, Marquis de Carabas... et... faut-il ma pataraphe?

LE MINISTRE.

Votre signature suffit... je dois vous laisser un de ces deux actes.

JEAN.

N'ayez pas peur, je n'oublierai pas que je suis marié.

LE MINISTRE.

Ce sont mes ordres... (*à part.*) Enfin la sœur du gouverneur a trouvé un époux... après neuf lustres... (*il sort.*)

JEAN.

Il a parlé de lustres... c'est peut-être qu'en va illuminer le château...

SCENE XV.

JEAN, LE CHAT.

LE CHAT, *accourant.*

Les tables sont prêtes...

JEAN.

Le contrat est signé.

LE CHAT.

A propos, sais-tu qui j'ai trouvé dans les caves du château...

JEAN.

Qui donc ? quelques chats de tes parens ou de tes amis.

LE CHAT.

Hélas non.

JEAN.

Tu as l'air triste, c'est peut-être ta femme.

LE CHAT.

Non, tes frères.

JEAN.

Mes frères !... dans la cave... est-ce qu'ils boivent mon vin... un moment...

LE CHAT.

Ils n'ont plus ni âne ni moulin ; ils étaient venus demander de l'ouvrage au château, et l'Ogre les avait mis en réserve pour les dévorer.

JEAN.

(*Avec bonté.*) Ah ! mon dieu !... ces pauvres jeunes gens.. Il me vient une idée... fais les approcher... Il ne savent pas que je suis le successeur de l'Ogre, je vais me venger.

LE CHAT.

J'ai ordonné qu'on les amenât ici, je les entends.

JEAN.

Je vais m'envelopper dans ce manteau, et tu vas voir que ce n'est pas difficile d'avoir l'air de manger les autres.

LE CHAT.

Les voici.

JEAN.

Mets-toi sous la table.

SCENE XVI.

Les Mêmes, PIERRE, PAUL, quatre Gardes.

JEAN, *enveloppé et d'une voix forte.*

Approchez.

PAUL, *tremblant.*

Tu es l'aîné, je te dois le pas.

PIERRE.

Le pas, non pas, je te le cède.

JEAN, *d'une voix forte.*

Approchez-vous... j'ai toujours eu des égards pour ceux que le sort m'envoyait; de quelle manière préférez-vous que je vous mange? quand voulez-vous que je vous mange?

PIERRE, *pleurant.*

Quels égards!... dis donc, Paul, ne faut-il pas consulter son goût...

PAUL, *à part.*

Si je pouvais gagner du tems... (*haut.*) Je vous fais observer, M. l'Ogre que je suis très-maigre.

PIERRE.

Moi, je n'ai que les os sur la peau.

JEAN.

Excellent roti.

PIERRE et PAUL.

Comment roti!...

JEAN, *aux gardes.*

Vous donnerez cet ordre à mon chef.

PIERRE et PAUL.

Oh! M. l'Ogre! laissez-nous la vie!...

JEAN.

Non, vous êtes deux mauvais sujets.

PIERRE.

C'est pour cela, nous ferions deux mauvais plats.

JEAN.

Vous avez laissé mourir votre frère Jean de faim et de misère. Vous mourrez aussi... qu'on les entraîne à la cuisiné.

PIERRE et PAUL.

Grace! grace!...

JEAN.

Vous direz au chef qu'il mette ce petit-là en daube, et ce gros dindon-là à la broche.

LE CHAT, *accourant se met à genoux à côté d'eux.*

Grâce!

PIERRE.

Tiens! voilà minet... et il parle...

PAUL.

Je le reconnais à sa petite espèce...

JEAN, *jettant son manteau.*

Reconnaissez-vous Jean?...

PIERRE et PAUL.

Jean!...

PIERRE.

Jean?...

JEAN.

Avez-vous eu peur, méchant que vous êtes... mais c'est assez, vos torts sont oubliés. Je suis le marquis de Carabas, maître de ce château, par testament de l'Ogre... je me marie à la fille du gouverneur Flonflon, jet loin d'être mangés, vous mangerez à ma nôce.

PIERRE et PAUL, *lui sautant au cou.*

Ah! quel bonheur!...

JEAN.

Mes bons frères, vous m'étouffez.

PIERRE.

Mais c'est-y vrai, tu épouses la fille du Gouverneur.

PAUL.

Elle a un magot, la future?

PIERRE.

Elle l'aura.

JEAN.

Ah! je ne sais pas encore ce qu'elle a, mais tenez ça va nous le dire (*il prend l'acte, il lit.*) pardevant, etc., formule de mariage... Les futurs époux, le marquis de Carabas et demoiselle... se pourrait-il?

TOUS.

Quoi donc?...

JEAN.

Et demoiselle Lariradondeine.

LE CHAT.

Voyons.

PIERRE.

Tiens, il a appris à lire, Minet, je ne l'ai jamais vu à l'école...

LE CHAT.

Quelle perfidie...

PAUL.

Qu'est-ce que c'est que demoiselle Lariradondaine ? est-ce la fille de Laridondon.

JEAN.

C'est une vieille fille de soixante ans.

PAUL.

Air : C'est ce qui me désole.

Son teint est p't'être un fardé,
 Son visage un p'tit peu ridé,
 C'est ce qui te désole,
 Mais si t'es forcé de l'épouser
 Tu n' s'ra pas forcé de l'embrasser,
 C est ce qui te console.

JEAN.

Que faire, mon petit Minet... tu passes ta patte sur tes oreilles, il y aura de l'orage.

LE CHAT.

J'y pense, cet anneau destructeur pourrait anéantir ces noms... (*Il détruit l'écriture.*) Jean espère encore, mon bon maître... reste ici... reçois toute la société que j'entends venir et compte sur ma protection... surtout que personne que moi ne serve le Gouverneur à table.

JEAN.

C'est dit. Mais comment veux-tu, mon petit raton, que je présente, au gouverneur Flonflon, pour mes frères, ces deux garçons-là qui ont l'air de sortir de leur village, comme deux grands nigauds.

LE CHAT.

Ceci est en mon pouvoir. (*Il les touche, Pierre et Paul sont richement vêtus.*)

PIERRE et PAUL.

Ah mon dien !

PIERRE.

Je ne mesuis jamais habillé si vite.

PAUL.

Ni si brillamment... J'éclate... !

On vient, nous touchons au terme de nos travaux. (*Il sort on entend une musique gaie, sur l'air: Qui, c'en est fait, je me marie.*)

SCÈNE XVII.

Tous, excepté le CHÂT.

LARIRADONDAINE, *bien richement vêtue.*

Oui, c'en est fait je me marie
De fille enfin je perds le nom,
Bientôt d'une mère chérie
J'aurai le cœur et la raison.

DIAMANTINE, à Jean.

Que dit-elle?

JEAN.

Elle dit... Elle divague.

LE GOUVERNEUR.

Quels sont, mon beau frère!...

DIAMANTINE et JEAN.

Son beau frère!...

LE GOUVERNEUR.

Quels sont ces nouveaux seigneurs?

JEAN à ses frères.

Répondez si vous pouvez... moi, j'ai perdu l'esprit, répondez comme je répondrais.

PIERRE.

Air : *La flon-flon, flon-flon.*

Nous venons hors, d'hal eine,
Pour voir notre frère fêter
Les charmes d'une reine
Et puis pour vous chanter,
Grand Flonflon,
Lariradondaine,
Grand Flonflon
Not' petit' chanson.

LE GOUVERNEUR, à part.

Ces seigneurs paraissent tous ronds.

LARIRADONDAINE.

Je les trouve élancés.

PAUL.

Même air.

Quand le plaisir entraîne,
 Dame on n' peut pas dir' non ,
 Pierre Paul ont dans la plaine
 Laisse l' moulin, l'ânon ,
 Pour Flonflon ,
 Lariradondaine,
 Pour Flonflon
 Qu'a l'air d'un luron.

JEAN, *bas à ses frères.*

Votre moulin , votre ânon ; vous parlez comme des imbéciles.

PIERRE.

Ne nous as-tu pas dit de parler comme toi ?

(*Une table servie monte derrière.*)

I. ARIDONDAINE.

Ah ! mon dieu ! qu'elle magnificence !

LE GOUVERNEUR.

Ah ! Marquis !...

JEAN.

Mettez-vous à table , mangez . . . moi , je n'ai pas faim.

DIAMANTINE.

Ni moi.

LE GOUVERNEUR.

Air : Allons-nous en , gens de la nôce.

Allons , mettons-nous tous à table ,
 Que le vin coulant à grands flots ,
 Fasse éclore saillie aimable ,
 Les épigrammes , les bons mots ,
 Discours galant , joyeux propos ,

TOUS.

Allons mettons-nous tous à table
 Et que le vin coule à grands flots.

SCÈNE XVII.

Les mêmes, un Notaire, le CHAT.

(*Le Chat a une serviette sur l'épaule , et sert le Gouverneur , Jean et Diamantine ont les yeux sur lui.*)

LE CHAT, *bas à Diamantine et à Jean.*

Bon espoir.

LE GOUVERNEUR, *mangeant.*

Marquis , vous ne m'avez pas parlé de vos deux frères ?

JÈAN, *distrain.*

C'est que je ne m'en souvenais plus.

LARIRADONDAINE.

Il est toujours plaisant, ce petit marquis.

LE GOUVERNEUR.

A boire.

LE CHAT.

Gouverneur, permettez que je vous serve.

LE GOUVERNEUR.

Volontiers.

(Pendant le couplet suivant, le Chat examine le papier que le Gouverneur a auprès de lui)

LE GOUVERNEUR.

Air de la Ronde de la Ferme et le Château.

Mais c'est vraiment une merveille,
Avoir un chat pour échanton !
Sa griffe serre la bouteille
Autant qu'un buveur de renom. (bis.)
Je crois qu'il faut que je le flatte
Par quelque façon délicate,
Verse donc, jeune Hébé, verse donc,
Sur mon verre penche ta patte,
Verse donc, mon Hébé, verse donc,
Dans mon verre vide un flacon.

(Le Chat lui sert à boire.)

TOUS.

Verse donc, etc.

LARIRADONDAINE.

Il est l'ami de ce que j'aime,
Il va donc devenir le mien,
Et je lui donne à l'instant même
Chez moi la place de mon chien. (bis.)
Comme sa patte est arrondie :
De sa grace je suis ravie...
Verse donc, cher Hébé, verse donc,
Oui ton vin est de l'ambroisie
Verse donc, cher Hébé, verse donc,
L'amour est au fond du flacon.

(Pendant le second couplet, le Chat a substitué un papier à celui qu'il a enlevé.)

TOUS.

Verse donc, cher Hébé, etc.

LE CHAT, *bas à Jean et à Diamantine.*

C'est fini.

la Chat botté.

JEAN, *électrisé.*

Après nous deux, tu régneras ici.

LE GOUVERNEUR, à *Diamantine.*

Tu ne chantes pas?

DIAMANTINE.

Si fait mon père.

Pendant que Bacchus se réveille, |
Souvent la prudence s'endort, |
Quand l'yvresse est dans la bouteille, |
C'est qu'avant la raison en sort. |
Tel qui dans un joyeux délire, |
Rit beaucoup, donne ensuite à rire, |
Verse donc, mon Hébé, verse donc, |
Du vin je reconnais l'empire, |
Verse donc, mon Hébé, verse donc |
Car je dois tout à ce façon.

(*Lariradontaine est étonnée de la joie de Diamantine.*)

LE GOUVERNEUR

Bien, ma fille.

TOUS.

Verse donc, etc.

LE GOUVERNEUR.

Maintenant, pour rendre la joi plus complete et servir l'impatience, la juste impatience du marquis, lisons le contrat de mariage.

LE CHAT, *bas à Diamantine et à Jean.*

Adieu, mes amis, votre bonheur est assuré, vous ne me verrez plus.

DIAMANTINE ET JEAN.

Comment?

LE CHAT, *s'éloignant.*

Chût! (*Il sort.*)

LE GOUVERNEUR.

Lisez, notaire.

LE NOTAIRE.

Par-devant l'Inutile, notaire de l'île Joyeuse. . . C'est moi, monsieur, qui suis l'Inutile. . . Sont comparus Jean-Nicolas, marquis de Carabas, haut et puissant seigneur, et demoiselle Lucette Diamantine. . . .

TOUS, *et surtout Lariradontaine.*

Diamantine!

JEAN, *saisissant le contrat.*

Oui, voilà ma femme... Vous avez cru me mettre de dans...

LE GOUVERNEUR.

Vous avez osé me jouer !

JEAN.

Non, c'est le chat.

LE CHAT, *derrière le théâtre.*

Oui, c'est moi.

TOUS.

Le Chat !

(*Le Chat paraît au fond dans une niche, à gauche l'âne, à droite le chien, de même dans une niche.*)

LE CHAT.

Une puissance surnaturelle à tout fait.... cette puissance reconnais-là.... *Le Chat change et paraît en Amour ; l'âne, sous la forme de la Patience ; le chien, sous celle de la Fidélité. Le théâtre représente un jardin.*

LE GOUVERNEUR, *à Lariradondaine.*

Ma sœur, puisque l'Amour s'en mêle, ça ne vous regarde plus.

LARIRADONDAINE, *voyant l'Amour.*

Perfide amour ! Je ne pourrai donc attrapper un seul de tes traits !

L'AMOUR.

La vieillesse est un bouclier contre lequel ils se brisent.

LE GOUVERNEUR.

Savez-vous que c'est très-juste, ce qu'il dit là, ma sœur.

LARIDONDAINE.

Mais, savez-vous que ce n'est pas très-honnête.

PIERRE.

Mon frère, tu vas te marier, je te fais mon compliment de condoléance.....

PAUL.

Je te souhaite le bonheur de tous les maris.

JEAN.

Il m'en veut toujours.

LE GOUVERNEUR.

Embrassez-moi, mes enfans, vous serez unis aujourd'hui même..... et chantons jusqu'à demain matin.

JEAN.

Ah ! jusqu'à ce soir..... Enfin, me voilà riche, mari, et marquis de Carabas.

VAUDEVILLE.

Air : *Amusez-vous , tremoussez-vous.*

TURLURETTE.

De Jean la fortune subite
 Ne surprend en rien ,
 Puisqu'il fut protégé si bien :
 Est-il l' seul qui doive son bien
 Et ses grandeurs
 Aux protecteurs?...
 Bien d'autres que lui
 Ont d'autre appui
 Que leur mérite ;
 On voit ici bas
 Bien des marquis de Carabas.

L'ARADONDAINE.

Voyez ce fat que tout enflamme ,
 Il se dit l'amant
 De plus d'un tendron séduisant ;
 Mais quoiqu'il soit entreprenant ,
 Tendre et galant ,
 Vif et brillant ,
 En fait de retour ,
 En fait d'amour ,
 En fait de femme ,
 Chacun dit tout bas
 C'est un marquis de Carabas.

PIERRE.

Voyez c' pauvre riche qui s'empresse
 D' donner des concerts
 Et des diners de cent converts ;
 Quoiqu'il se donne des grands airs ,
 Ses p'tits travers
 Sont découverts ;
 En fait de renom ,
 En fait d' bon ton
 Et de richesse ,
 Chacun dit tout bas
 C'est un marquis de Carabas.

PAUL.

Voyez c' faux brav' qui croit qu'on l'outrage ;
 Pour se battrey r'joint
 Son homm' dans un p'tit coin ;
 Mais quoique c' bretteur ait grand soin
 Qu'plus d'un témoin
 Le prôn' de loin,
 En fait d' point d'honneur,
 En fait d' valeur,
 En fait d' courage,
 Chacun dit tout bas
 C'est un marquis de Carabas.

DIAMANTINE.

Voyez c' bavard plein de suffisance,
 Grand innovateur,
 Qui met, faisant le beau parleur,
 Des S pour des T par erreur,
 Dans ses discours
 Rien moins que courts ;
 Aussi tous les jours,
 En fait de style et d'éloquence ;
 Chacun dit tout bas
 C'est un marquis de Carabas.

JEAN.

Voyez cette prude, elle s'offense
 D'un mot impromptu
 Qui fait tressaillir sa vertu ;
 Mais en cachette elle a reçu
 Bien des sermens,
 Bien des amans.
 En fait de candeur,
 En fait d'pudeur
 Et d'innocence,
 Chacun dit tout bas
 C'est une marquise de Carabas.

LE CHAT, *en Amour, au Public;*

Grace à mon magique langage,
 Mon jeune marquis
 A reçu des biens infinis ;
 Il a des terres d'un grand prix,
 De l'or, des bijoux ;
 Mais quant à nous,

(54)

Messieurs, nous serons ;
Si nous avons
Votre suffrage ,
Plus fiers, en ce cas,
Que le marquis de Carabas.

FIN.